

A Mich. Welter, le 20. 2. 1906: «On croirait que vous êtes le dictateur de cette assemblée» et, quelques instants plus tard: «Nous sommes ici à la Chambre et pas dans une réunion socialiste qui met à la porte tous ceux qui n'ont pas l'opinion que vous professez... (J.P. Probst: Les portes sont toujours ouvertes dans les assemblées socialistes)... Surtout pour ceux que l'on en ferait sortir.»³⁸⁾ A la réplique de Welter: «Ma mentalité vaut la vôtre. Je n'ai pas encore traversé autant de phases que vous», Brincour répondit: «Cela prouve quel cas vous faites des autres.»³⁹⁾

Sans beaucoup apprécier P. Eyschen, Brincour, en présidant la séance du 23. 11. 1906, eut toutefois l'occasion de prendre sa défense: le docteur Welter ayant accusé le ministre d'État d'être «le dévoué serviteur de l'usine de Dudelange», il fut sommé par le président en fonction de retirer cette parole; le député socialiste n'obtempérant pas, Brincour leva la séance.⁴⁰⁾

Le Grand-Duc Guillaume, persuadé qu'il n'aurait pas d'héritier mâle, changea le 16. 4. 1907 le Statut de la famille des Nassau et désigna comme devant lui succéder sa fille aînée Marie-Adélaïde. En principe, cette décision ne trouvait d'objection ni au Conseil d'État ni à la section centrale de la Chambre. Ce qui plaisait moins à certains démocrates ce fut la confirmation d'un état de choses existant: que les biens de la Couronne sis au Luxembourg seraient, à l'instar de ceux de l'étranger, définitivement rattachés à la fortune fidéicommissaire des Nassau et ainsi soustraits aux lois et au contrôle du Grand-Duché.⁴¹⁾

Pendant que les travaux législatifs se poursuivaient à la Chambre, un autre prétendant au trône surgit le 5. 6. 1907 en la personne du comte Georges de Merenberg, filsmorganatique de Nicolas de Nassau (demi-frère du grand-duc Adolphe) et de Nathalie Pouschkine (fille du célèbre poète russe), époux d'une fillemorganatique du tsar Alexandre II. Disons tout de suite que ces mariagesmorganatiques constituaient un des points faibles dans les prétentions de Merenberg, appuyées pourtant par des avis de jurisconsultes distingués, le Dr Max Silberstein et les professeurs Hans von Frisch et Hänel.

Le premier effet de stupéfaction passé, l'opinion publique se partagea en deux groupes: pour la majorité des habitants, catholique, le fait que Merenberg était protestant suffisait à lui seul pour écarter ses prétentions; pour beaucoup d'autres Luxembourgeois, se perdant dans les dédales de la jurisprudence, l'accession au trône d'un non-catholique était envisagée comme propre à éliminer le danger d'une ingérence de l'Église, rendue aisée sous un «régime de femmes».

Comme nous l'avons vu dans les biographies consacrées à P. Eyschen (fasc. V, p. 118 s.) et à Michel Welter (fasc. XIV, p. 226 s.), c'est grâce surtout à Eyschen et à Brincour que la Chambre résolut la question en faveur des descendantes-femmes du Grand-Duc malade.

Il convient donc de dire quelques mots du rôle joué par Brincour dans une affaire qui passionnait les spécialistes mais qui était loin de fasciner au même degré le grand public; dire que pendant le remarquable discours de